

Conférence de Georges Bensoussan au Lycée La Bruyère de Versailles le 21 octobre 2009. Georges Bensoussan est historien, rédacteur en chef de la *Revue d'histoire de la Shoah* et responsable éditorial au Mémorial de la Shoah.

Introduction

G. Bensoussan commence par noter la difficulté qu'il y a à traiter d'un tel sujet en une heure. IL ne peut qu'évoquer ici quelques points, un questionnement autour du génocide et de la question des liens entre mémoire et histoire :

- La centralité de l'événement

G. Bensoussan évoque la Shoah comme un phénomène central, dont la centralité s'accroît encore actuellement : aucun milieu n'échappe à cette question, qu'il s'agisse des créateurs, dans différents domaines (cinéma, littérature¹, danse) ou de spécialistes des sciences humaines.

- Le cheminement

La question qui se pose pour les sciences humaines est : comment en est-on arrivé là ? Sur quel échec des Lumières repose le cheminement vers l'extermination de masse ?

Arendt et Georges Bataille avaient déjà compris la centralité de cet événement dans l'après-guerre ; puis cette question a disparu, avant de revenir depuis 20-30 ans.

- Une histoire hautement instrumentalisée par tous les camps

L'extermination des Juifs d'Europe a été instrumentalisée de différentes manières, par des camps de tous bords :

- Elle a abouti à des leçons de moralisme opposant le bien et le mal, ce qui affadit la portée de l'événement : « aimez-vous les uns les autres »...
- Idée de transmettre la mémoire d'un enfant juif par un élève de CM2
- Dans le conflit israélo-arabe, attitude de chaque adversaire et des Américains

La question du cheminement

- Dans le cheminement, on ne peut pas faire l'économie de l'antisémitisme ; mais on ne peut pas non plus résumer la Shoah à l'antisémitisme : il ne suffit pas comme facteur explicatif. Il faut mobiliser toute l'histoire occidentale depuis le XVII^eS, et même avant : il faut passer par la mutation de l'antijudaïsme à l'antisémitisme.
 - Ainsi, on peut évoquer le statut des Juifs en Espagne au XV^eS : pré-racisme déjà à l'œuvre (même les Juifs convertis restent stigmatisés : statut de « pureté du sang », 1449).
 - Même obsession de la question du sang en Europe au XIX^eS : période des anti-Lumières, des « Lumières sombres ». L'individu est un être biologique, qui a ou n'a pas le droit de vivre. Cf Joseph De Maistre et la notion d' « espèce humaine ».
 - Ce n'est pas un « bloc » qui a triomphé dans les années 1930, mais bien avant 1933, les mentalités racistes sont déjà installées en Europe, en particulier sans doute en Allemagne et en Autriche. On est arrivé à la notion de seuil d'humanité, de sélection. « Treblinka, c'est la victoire des anti-Lumières ».
- L'extermination des Juifs d'Europe n'est donc pas une chute dans la barbarie, mais un progrès dans la

¹ Ainsi, parmi les trois-cent cinquante romans français de la rentrée littéraire, quinze ont un rapport avec le génocide juif

barbarie. On ne peut pas ne pas s'interroger sur les effets de la « guerre totale », de la révolution industrielle et de la croissance urbaine. Quel lien peut-on faire entre violence industrielle, violence coloniale et guerre totale ?

Dans la « guerre totale » (expression qui date de 1915), l'ennemi n'est plus un adversaire que l'on doit amener à signer l'armistice, mais un ennemi à éradiquer par tous les moyens (ex : utilisation des gaz sur le front russe en 1915).

La question de la passivité des Juifs

- On entend souvent que si les Juifs s'étaient mieux défendus, le bilan des victimes eût été moindre. Cette remarque a été lancée par les Juifs du ghetto en 1941. Peut-on parler d'une passivité des Juifs, qui se seraient « laissés mener à l'abattoir comme des moutons » ? Il faut éviter ces réponses toutes faites rassurantes... Il faut répondre à cette question par la chronologie.
 - Depuis le 23 octobre 1941, les portes de l'Europe sont fermées et les Juifs ne peuvent pas en sortir : Berlin interdit d'expulser aucun Juif d'Europe, dans le Reich, ils sont marqués (étoile jaune depuis le 19 septembre 1941) ; ils sont en Europe orientale, entourés de populations hostiles. Ils n'ont ni État, ni armée.
 - Le ghetto de Varsovie est un bon reflet, une sorte de laboratoire : il n'y a pas plus de passivité chez les Juifs du ghetto de Varsovie que parmi les prisonniers de guerre russes.
 - Rapidité du passage à l'acte : en 18 mois, entre le printemps 42 et Octobre 43, 4 millions de victimes sur les 6. ¼ des victimes en France entre juillet et septembre 42.
 - Ex : ghetto de Varsovie et Treblinka : lorsque le 22 juillet 42, les Juifs sont conduits à la mort, ils sortent de 20 mois d'enfermement où ils ont été réduits par la faim, le froid et le typhus ; en 2 ans, il y a déjà eu 100 000 morts. Un Juif du ghetto de Varsovie le 22 juillet 42 ne peut pas savoir ce qui adviendra le 23.

On a tendance à plaquer des schémas rassurants car il est difficile de penser l'événement : Georges Bensoussan « l'effet de sidération » qu'il faut dépasser, même s'il fait partie de son analyse. Les Juifs ignoraient la suite des événements ; l'historien ne peut et ne doit pas juger avec sa connaissance de la suite de l'histoire.
 - On est très vite dépassé. Dès qu'il sort en 45, le livre de Jean-Paul Sartre (*Réflexion sur la question juive*) est dépassé : il y parle de l'affaire Dreyfus...

Pourquoi la Shoah a-t-elle été conçue par des pays de haute culture (Allemagne, Autriche) ? La culture est-elle un antidote à la barbarie ?

On a tendance à voir dans le fascisme un mouvement anti-réactionnaire, mais c'est aussi un mouvement révolutionnaire, moderne et jeune. On a tendance à en voir seulement les aspects ethnicistes. Pourtant, c'est une idéologie qui croit aussi au progrès, à la technique, au modernisme. Mais c'est un « modernisme sans révolution du sujet ».

- Le rôle des intellectuels dans le processus peut être souligné dans le génocide des Turcs contre les Arméniens, dans celui des Hutu contre les Tutsi.
- Dans le génocide juif, Georges Bensoussan prend plusieurs exemples. Parmi les *einsatzgruppen*, 4 officiers supérieurs sont des docteurs en Université ; à la conférence de Wannsee, parmi les 15 participants, non militaires, 9 sont des universitaires. Ils ne décident pas, mais mettent en œuvre,

c'est une information que montrent les archives. Qui conçoit et met en œuvre ? Des économistes, géographes, démographes qui sont des civils : ce sont les architectes de l'extermination.

La question du *sonderweg* (« la voie particulière ») allemand : pourquoi l'Allemagne ?

- Si en 1914, on dressait le « palmarès » des nations antisémites, il faudrait mettre aux premiers rangs la Russie, la Roumanie, la Pologne, l'Ukraine, où les pogroms étaient déjà nombreux avant guerre – et loin derrière, la France (rappel affaire Dreyfus). Il n'y avait pas eu de pogrom en Allemagne depuis 1868, même s'il y avait des partis antisémites. Il y avait aussi des courants antisémites en France, par exemple Édouard Drumont (les élus sont en Algérie). Faire de l'histoire, c'est aussi poser des questions qui dérangent. On est obligé de passer par les questions culturelles : pourquoi, en France, la question des Juifs n'a jamais abouti à un programme d'euthanasie ? En 1941-1942, on laisse mourir de faim les malades enfermés dans les asiles. En novembre 1942, les psychologues réagissent et la mortalité par famine chute. Au contraire, l'Allemagne « franchit la ligne rouge » : 200 000 malades sont euthanasiés (tuberculeux, cancéreux, alcooliques chroniques, malades mentaux) dans le cadre du programme *Aktion T4*.
- 1° piste explicative (niveau Lycée). L'Allemagne en 1914 est certes la première puissance industrielle d'Europe (la deuxième mondiale après les Etats-Unis), elle collectionne les prix Nobel scientifiques et technologiques, mais c'est un pays arriéré dans ses structures institutionnelles, politiques, culturelles et éducatives. L'Allemagne a certes été la terre des Lumières avec la France et l'Angleterre, et on peut évoquer Goethe ou Kant, mais c'est là aussi que les idées des Lumières ont échoué dans les décennies qui ont suivi leur mort.
- 2° piste explicative. La Première Guerre mondiale est une piste riche : il s'agit d'une guerre totale. Elle suit la guerre balkanique de 1912 qui fut le premier exemple de guerre d'extermination moderne : il n'y a plus de distinction entre civils et militaires, tout doit être détruit, la puissance et la létalité des armes ont atteint un niveau sans précédent² (obus, gaz –les soldats s'en souviennent en priorité, cela représente 10% des morts-, artillerie lourde, on tire 600 balles à la minute). Les 2/3 des pertes sont anonymes, 240 000 corps n'ont pas été retrouvés. On assiste au « passage du guerrier héroïque médiéval au soldat mort dans l'anonymat ». On n'a pas retrouvé de traces de certains soldats (même pas leur plaque), d'où le soldat inconnu.
Le génocide a été conçu comme un moyen parmi d'autres de régler des problèmes politiques.

De surcroît, pour l'Allemagne, la Première Guerre mondiale a marqué deux générations : celle des pères qui l'ont vécue et celle des fils qui ont été élevés dans le sentiment de la défaite imméritée, dans le fantasme de la trahison.

Par ailleurs, la guerre à l'est en 1914 avait été la matrice d'un racisme allemand contre les populations slaves de l'Europe de l'est : ainsi les Russes étaient considérés comme des « sous-hommes ». Ce regard des pères marque les enfants, qui deviennent les assassins de 1940.

Le 9 novembre, date de la décision verbale d'Hitler de mettre en place « la solution finale » est une date emblématique, de la première guerre (mais pas seulement) : fondation de la République de Weimar (1918), mais aussi échec du Putsch de la brasserie de Munich (1923), et surtout Nuit de Cristal (1938).

- Une autre piste explicative est parfois évoquée : le colonialisme. L'Europe orientale serait l'espace colonial que l'Allemagne n'a pas eu ; elle aurait eu sur cet espace le même regard que les puissances

² En un jour de combat en août 1914, 28 000 morts, soit le ¼ du nombre de morts de la guerre de 1870 et la ½ de celui de la guerre du Vietnam.

coloniales portaient sur l'Afrique en 1914. Olivier Lecour-Grandmaison³ fait le rapprochement entre le génocide et le colonialisme. Pour Georges Bensoussan, il n'y a pas lieu de faire un tel rapprochement : dans le colonialisme, il y a ethnocide et non génocide. Cependant, l'Europe s'est habituée dans les colonies à un niveau de violence qu'elle ne connaissait plus sur son sol. Ainsi, en 1907, les balles explosives sont interdites dans les guerres, sauf dans les guerres coloniales (et la chasse). « La sauvagerie est revenue en Europe », conséquence de l'aggravation du niveau de violence commis par l'Europe dans les colonies. La violence coloniale a donc pu contribuer à la violence en Europe. Mais l'assimilation colonisation-génocide est infondée.

Un événement « sans précédent »

Il ne faut pas faire le martyrologue des Juifs. Cela n'apporte rien ; on se contente de dire : 'ils ont souffert', ce qui amène à la réflexion : 'ils sont par essence victimes', on aboutit donc à l'inverse de ce que l'on veut montrer.

Il faut mettre en lumière 3 points :

- L'antisémitisme est un « code culturel » : pour être reconnu par la société, il faut être antisémite... C'est ce que pense le groupe (en France au XIX^eS, cela fait partie de la pensée des intellectuels : Baudelaire, les Goncourt). « Il s'agit d'une idéologie, pas une simple haine, un système de croyance, entre réalité réelle et réalité rêvée », ce qui comble le gouffre entre les deux est l'idéologie, la notion du complot juif : « c'est la faute de »... L'altérité du Juif permet de conforter sa propre identité, elle marque la frontière entre moi et « les autres ». C'est une opposition qui recouvre plusieurs éléments : la lâcheté contre l'héroïsme, la cupidité contre l'honnêteté, le mensonge contre la vérité... Le Juif devient indispensable dans cette pensée, il devient un besoin vital. D'ailleurs, les diatribes antisémites d'Hitler contre les Juifs sont de plus en plus violentes à mesure que le nombre de morts augmente.
- On a tendance à considérer l'antisémitisme d'Hitler comme une annexe au régime... Hitler se détournerait sur les Juifs de la colère des peuples. Cette vulgate est fautive. En fait, « l'antisémitisme, c'est l'axe de la politique mondiale d'Hitler ». Ainsi, les convois de Juifs destinés aux camps ont la priorité sur les convois militaires. Hitler s'entête dans la voie de l'extermination, par exemple jusqu'au 5 mai 1945 à Mathausen. C'est une priorité de la vision hitlérienne du monde.
- On a tendance à dire que la Shoah est un événement unique. De quel événement ne peut-on pas le dire ? Georges Bensoussan rejette ce terme d' « unique » car « toute souffrance se vaut, il n'y a pas de hiérarchie dans la souffrance, aucune souffrance n'est supérieure à une autre ». Il préfère parler d'un « événement sans précédent ». Ce qui amène à déterminer la nature politique du crime, et c'est du domaine de l'historien. Il ne faut donc pas commencer par étudier le génocide par la littérature, mais l'aborder en ayant une bonne connaissance historique de l'événement.
- La racine idéologique : les Juifs sont morts parce qu'ils sont nés. Les Allemands n'avaient pas l'intention de les spolier (même si au passage, ils ont volé), ni de s'emparer de leur territoire, puisqu'ils n'en avaient pas, et ne les ont pas exterminés pour des motifs religieux (même les Juifs convertis l'étaient). Il s'agit d'un « délire millénariste, unificateur ; on ne peut faire ici l'économie de la pensée apocalyptique du Moyen-âge en Europe » (cf J. Delumeau).
- La comparaison. Certains auteurs disent qu'il ne faut pas comparer. Au contraire, Georges Bensoussan est favorable à la comparaison, qui permet de montrer le caractère exceptionnel de l'événement. Cela pour autant n'empêche pas le négationnisme, mais la banalisation étant ouverte par la déshistoricisation, il faut faire de l'histoire et comparer. Par exemple avec le Goulag, la traite des Noirs.

³ Olivier Lecour-Grandmaison : *Coloniser. Exterminer. Sur la guerre et l'État colonial*, Paris, Fayard, 2005

Par contre, on ne peut pas comparer cet événement avec Hiroshima. Il ne s'agit pas du même crime : Hiroshima est un crime de guerre destiné à mettre fin à la guerre, et non à mettre fin à l'existence d'un peuple. On ne peut pas mettre ces événements sur le même plan. On ne peut pas non plus évoquer la volonté allemande de faire place nette en Europe orientale : sinon, pourquoi avoir déporté les 44 enfants de la colonie d'Izieu ?

Conclusion

- La centralité de l'événement dépasse l'histoire juive. Le travail sur la Shoah est devenu une forme culturelle de notre temps : 80 % des historiens qui traitent de ce sujet ne sont pas Juifs ; on assiste à un renforcement des œuvres des créateurs autour de ce thème. Le crime a porté atteinte au cœur de ce qu'est la personne humaine. Primo Lévi a dit : « Cela s'est produit, donc cela peut arriver de nouveau. C'est tout ce que j'ai à dire ». On a l'impression fautive que toute violence entraîne un recul de la violence. Or c'est l'inverse : toute violence constitue un palier qui implique un recommencement ou une aggravation de la violence ; c'est cela, la réalité historique.
- « La Shoah est une réalité historique majeure. Elle est synonyme de cette inquiétude qui taraude nos esprits, notre époque. Sur ce plan là, nous sommes des contemporains d'Auschwitz ».

Réponses aux questions de la salle

- Remarque sur la conception spatiale de la question juive : opposition entre réseaux juifs et État nazi centralisé. Si l'on suit le *Protocole des Sages de Sion*, Hitler jugeait les Juifs inaptes à construire un État. Il y a donc confrontation entre le réseau et le territoire.
Réponse de G. Bensoussan : la conception de l'opposition réseau/État peut être fondée pour l'Europe orientale. Les Juifs sont mis en ghetto par les Allemands qui ont l'intention de les tuer mais ne savent dans un premier temps pas comment, c'est donc une solution transitoire. Mais l'idée selon laquelle les Juifs sont incapables de construire un État est fautive : si un État juif naît en 1948, c'est parce que depuis 60 ans, les Sionistes y travaillent (action du Yichouv).
- Comment l'ordre donné a-t-il été donné ? Y. Kershaw et E. Husson : Hitler n'a pas donné explicitement l'ordre : ce sont des incitations, et des interprétations qui ont conduit à l'événement. « La meilleure façon de se rapprocher du Führer, c'était d'en rajouter... ». Un des propos d'Hitler : « Nous pouvons vivre sans les Juifs, mais eux ne peuvent pas vivre sans nous » : incitation indirecte. Il faut aussi poser la question de la date de la décision : début novembre ou début décembre 1941. Le comportement génocidaire débute en 1939, mais il y a une radicalisation en 1941 : il s'étend et prend forme en Europe occidentale. On peut citer le discours du 30 janvier 1939. La pratique des exécutions en Pologne en 1939 montre déjà les intentions d'Hitler. La judaïcité en Europe de l'Ouest est différente de ce qu'elle est à l'est. Les Français israélites sont des sujets de droit pris au dépourvu quand la France les prive de la citoyenneté : ils sont considérés alors par la France comme un peuple, alors qu'ils ne se sentent pas un peuple, mais des individus.
- Quels sont les axes de la recherche actuelle ? L'Europe orientale, avec l'ouverture des archives allemandes et soviétiques, les *einsatzgruppen*.

Bibliographie récente de Georges Bensoussan :

- *Une histoire intellectuelle et politique du sionisme (1860-1940)*, Paris, Fayard, 2002
- *Auschwitz en héritage? D'un bon usage de la mémoire*, Paris, Mille Et Une Nuits, 2003.
- *Europe, une passion génocidaire. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Mille Et Une Nuits, 2006
- *Un nom impérissable. Israël, le sionisme et la destruction des Juifs d'Europe (1933-2007)*, Paris, Seuil, 2008.

Sophie Gaudette

Professeur au Collège Marcel Pagnol
de Bonnières-sur-Seine